# JEAN MATTERN
# « DU MONDE ENTIER »

**Muguraş CONSTANTINESCU**
Université "Ştefan cel Mare" de Suceava

La collection « Du monde entier », âgée de soixante-dix ans, s'est avérée dès son commencement d'une curiosité bien cosmopolite ; ouverte à toutes les langues et cultures, elle a un bilan impressionnant de traduction de livres de plus de 35 langues, d'auteurs de plus de 55 nationalités. Au total 1700 de titres parus et tout cela en traduction. Nulle part ailleurs la traduction n'est si honnorée en tant que passage obligé d'une culture à l'autre.

Monsieur Jean Mattern, le directeur de la collection, a eu la gentillesse de nous répondre à quelques questions concernant justement la traduction en tant que phénomène éditorial.

A. T. – Dans la collection « Du monde entier » que vous dirigez, on publie des livres d'une trentaine de langues et cultures. Quels sont les domaines culturels et implicitement linguistiques privilégiés, quels en sont les plus rares ?

J. M. – C'est une question assez complexe parce qu'il y a des habitudes de travail et il y a des réalités, c'est-à-dire qu'il y a des langues qui sont dominantes dans le catalogue, mais de telles réalités ne correspondent pas à des quotas, à des volontés d'établir tel quota par tel chiffre, par tel domaine linguistique. Cela est très clair de notre part. Il y a cette volonté d'ouverture vers, en théorie, toutes les littératures et dans tous les domaines linguistiques. Mais il y a des réalités à la fois, je dirais,



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

géopolitiques et aussi éditoriales. Il y a aujourd'hui dans le monde une dominante anglo-saxonne qui est à la fois politique et économique mais aussi littéraire.

C'est un domaine tellement riche, tellement vaste dans la production éditoriale de multiples pays qui produisent de la littérature, de la bonne littérature de langue anglaise que forcément ils prennent une part importante dans notre catalogue et je dirais la même chose pour l'espagnol qui est tout un monde, tout un univers, très vaste, beaucoup de pays, beaucoup de cultures.

Mais encore une fois, même par rapport à ces domaines littéraires et linguistiques qui sont, plus ou moins dominants dans le monde, nous ne voulons pas de quotas et de privilèges pour tel domaine linguistique et pour telle littérature.

En fait, ce sont les habitudes de travail qui se sont installées depuis quelques années qui font 33-34-35 titres que nous sortons par année ; sur une moyenne entre 30 et 35 titres et il y a en moyenne de 8 ou 9 qui viennent d'anglais. Je tiens à souligner que c'est relativement peu par rapport à d'autres maisons d'éditions où l'anglais représente 95% de la production.

Chez Gallimard, l'espagnol prend aussi une place importante, 4-5 titres par an et juste derrière arrivent le russe, l'allemand et l'italien. Ce sont les langues les plus représentées parce que dans ces pays il y a une très grande tradition littéraire, on a donc un choix très vaste d'auteurs et parce que nous avons de bonnes relations avec ces pays-là - les éditeurs et les agents littéraires qui nous envoient les livres... il n'y a pas de privilèges au départ, ce sont des habitudes de travail mais qui reflètent l'expression de la politique de maison, de l'équilibre en place.

Les plus rares sont les langues pour lesquelles il est difficile de trouver même des lecteurs en France, parce que nous avons un nombre important de compétences au sein même des éditions Gallimard et puis nous avons un certain nombre de lecteurs pour des langues plus ou moins rares ; voyons, par exemple, une langue indienne parlée par des centaines de millions de lecteurs, comme le malayalam, qui est parlée au sud de l'Inde par 80 millions de personnes, mais en France, vous avez 2 ou 3



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

personnes qui lisent cette langue. Donc pour cette langue-là, c'est très difficile d'avoir un avis pour sa production littéraire.

Les plus rares sont évidemment les langues les plus lointaines pour lesquelles il est difficile de trouver de conseillers en France pour le choix littéraire.

A. T. – Et en ce qui concerne les genres, lesquels se prêtent mieux à la traduction, lesquels sont plus attendus par le public ?

J. M. – La traduction romanesque est la traduction qui l'emporte et la collection est presque entièrement dédiée au roman. Nous publions également des recueils de nouvelles, genre plus difficile. Lorsqu'on connaît l'auteur, la nouvelle passe, mais pour faire découvrir des auteurs inconnus, la nouvelle est un genre encore difficile pour le marché. Je dirais que les plus attendus par le public sont les romans.

A. T. – Avez-vous des années plus riches et d'autres plus pauvres en traduction ? Et cela par rapport à quels facteurs ?

J. M. – Non, nous essayons d'avoir une production stable, notre problème d'ailleurs est que nous avons toujours beaucoup de livres qui sont en attente, nous avons toujours une réserve de livres à publier et qui est plus importante que nos possibilités de publication. Nous restons à 30-35 livres par an justement pour donner à chaque livre une vraie visibilité, pour que les lecteurs puissent avoir le temps de les lire et surtout que les critiques littéraires puissent avoir le temps de les lire et de réagir. Si l'on publie plus de livres, leur visibilité n'est plus possible.

A. T. – Quelle est votre collaboration avec les traducteurs ? Avez-vous des traducteurs « attitrés » de la collection et de Gallimard ? Des traducteurs fidèles ? Est-ce que cela arrive que tel auteur soit toujours traduit par le même traducteur, que tel traducteur soit considéré, en quelque sorte, comme spécialiste et spécialisé en tel auteur ? Vous demandez souvent une préface au traducteur ?

J. M. – Il n'y a pas de traducteurs dans la maison ; nos traducteurs travaillent, en mauvais français, en « freelance », ils sont donc indépendants, à leur compte, chez eux. Oui, nous avons beaucoup de traducteurs fidèles à partir du moment où la collaboration se passe bien, où nous sommes contents du travail



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

rendu, évidemment nous travaillons plusieurs livres avec le même traducteur ; il y a un cercle de traducteurs très fidèles. Nous estimons aussi qu'il est mieux qu'un auteur soit traduit toujours par le même traducteur, si la traduction, encore une fois, a donné satisfaction. À partir du moment où la collaboration s'est bien passée, nous continuons toujours avec le même traducteur parce que cela donne une unité de ton. C'est bien d'avoir le même traducteur pour un auteur parce qu'il connaît bien l'œuvre, il est, comme vous avez dit, un peu spécialiste et spécialisé dans l'œuvre de tel ou tel auteur.

Nous ne demandons pas en revanche de préfaces de la part des traducteurs parce que, comme c'est une collection de fiction, de romans, nous considérons que l'œuvre doit se défendre par elle-même. Si l'on donne une préface, c'est un petit peu un aveu d'impuissance. Parfois c'est incontournable, mais alors je préfère que ce soit plutôt des postfaces ; d'ailleurs comme cela on n'oriente pas la lecture avant mais on donne quelques points de compréhension après, ce qui est différent, à mon sens. Encore une fois, je cherche à éviter les préfaces et les postfaces. Parfois c'est incontournable tout comme les notes en bas de page, je cherche à les éviter. Mais il arrive que des éléments précis, historiques de telle ou telle culture exigent une petite note explicative, mais pour moi, encore une fois, c'est un petit aveu d'impuissance.

A. T. – Il y a des traducteurs farouches qui considèrent que la note en bas de page est une « honte » pour le traducteur.

J. M. – Oh, je ne dirais pas une honte, mais on cherche vraiment à l'éviter.

A.T. – Qu'est-ce que, selon vous, un bon traducteur ? Comment choisissez-vous les traducteurs de la collection « Du monde entier » ?

J. M. – Un bon traducteur est quelqu'un qui a, à la fois, une parfaite maîtrise de la langue de départ et puis surtout, surtout de la langue d'arrivée et qui arrive à trouver des équivalences, il faut vraiment trouver l'équivalent en français et procurer au lecteur français les mêmes sentiments de lecture que si c'était un texte en langue originale. Mais je raisonne en termes de distance : le lecteur français doit être dans la même distance par rapport au texte que le lecteur roumain, italien, espagnol etc. par rapport au



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

texte original. Donc pour moi un bon traducteur c'est quelqu'un qui arrive à rendre un texte dans la fidélité absolue à l'original mais en tenant compte justement des nécessités de la langue d'arrivée et de tenir compte du problème d'écart, de distance du lecteur par rapport au texte et de recréer ce même rapport au texte traduit. Pour mous la vraie fidélité est cela ; obtenir du lecteur français la même attitude, la même distance par rapport au texte.

A. T. – Comment résolvez-vous le problème de la traduction de langue rare, avec une circulation restreinte ? Comment trouvez-vous les traducteurs pour ces langues ? Le roumain, par exemple ?

J. M. – Le roumain pour nous ce n'est pas vraiment une langue rare parce qu'on trouve encore des traducteurs du roumain à Paris. Pour moi, les langues rares et difficiles au niveau de la traduction sont les langues où il n'y a plus que des universitaires qui maîtrisent ces langues. Il existe pas mal de langues où il y a un ou deux universitaires qui les maîtrisent et avec les universitaires nous n'avons pas souvent les mêmes options. Un universitaire a une approche très, très différente de la langue qu'un traducteur littéraire…

A. T. – Il y a pourtant des universitaires qui sont aussi des traducteurs littéraires…

J. M. – Oui, cela existe aussi, les gens qui ont bien combiné les deux mais souvent les universitaires, pur jus, purs et durs ont une approche un peu différente de la littérature parce qu'ils sont tellement connaisseurs d'un domaine littéraire qu'ils oublient parfois les problèmes du grand public.

Le fait de trouver des traducteurs pour les langues rares c'est un vrai problème. Pour le roumain nous avons la chance d'avoir un traducteur, un bon qui est Alain Paruit et en qui nous avons confiance parce que nous connaissons son travail. Pour l'instant, nous n'avons pas besoin de chercher d'autres traducteurs.

A.T. – Quels sont les auteurs roumains traduits chez vous ? Selon quels critères les choisissez-vous ? Quels sont vos projets dans ce sens ?

J. M. – Parmi les auteurs roumains il en y a plusieurs, plus anciens ou plus récents, mais je ne les citerais pas tous. Un



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

des auteurs roumains les plus connus par ses œuvres écrits en français et également en roumain est évidemment Cioran. Plus récemment parmi les auteurs traduits serait Horia Badescu avec le roman *Le vol de l'oie sauvage* et puis, surtout, c'est la prochaine parution du livre *Matinée perdue* de Gabriela Adamesteanu prévue pour la fin de l'année.

A. T. – Avez-vous des cas de re-traduction des classiques étrangers ? Selon mes connaissances, par exemple, Kafka traduit par Vialatte en français a été retraduit par Lortholary. Et depuis il a été encore retraduit. La re-traduction est-elle un phénomène fréquent chez Gallimard ? La considérez-vous nécessaire ?

J. M. – La retraduction est maintenant, je dirais, un phénomène courant dans toutes les maisons d'édition. On constate que les traducteurs vieillissent et il y a deux sortes de phénomènes pour moi : il y a vraiment la science de la traductologie qui va les évaluer selon certains critères, car les standards de traduction ne sont plus les mêmes et il y a, d'autre part, la langue qui évolue et qu'on ne pleut plus se contenter des mêmes traductions. La place de la retraduction n'est pas très grande, chez nous parce que dans les 30-35 titres il faut faire de la place aux jeunes auteurs, aux auteurs inconnus. On retraduit à petite dose, mais régulièrement. Nous avons retraduit Joyce, *Ulysse*, *Lolita* de Nabokov. Dans les années 50 on traduisait vraiment différemment et la traductologie a beaucoup évolué. Nous avons retraduit aussi *La ferme africaine* du Danois Blixen Karen. Il y a en moyenne un livre par an qui est retraduit.

A. T. – Quels sont vos rivaux éditoriaux les plus redoutables pour la traduction ? Avez-vous connu parfois l'insatisfaction de voir qu'une autre maison d'édition a obtenu le contrat qui vous intéressait ? « Actes Sud », par exemple, est un concurrent important pour vous ?

J. M. – Oui, Actes Sud, bien sûr, parce qu'ils sont très actifs en littérature étrangère ; il y a aussi les Editions du Seuil, avec la filiale de l'Olivier*. Ce sont des compétiteurs, des confrères compétiteurs pour nous, on est souvent intéressé par les mêmes livres. De temps en temps Grasset, Plon mais surtout Actes sud et Le Seuil sont les plus important compétiteurs qui s'intéressent aux mêmes livres que nous.



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

A. T. – Quel est le poids de la traduction en général dans la production des éditions Gallimard ? Un pourcentage estimatif ? Quelles sont les autres collections qui publient des traductions ?

J. M. – C'est très difficile d'estimer un pourcentage parce que si la collection « Du monde entier » varie très peu dans le nombre des titres, les autres collections varient beaucoup d'une année à l'autre, cela varie, par exemple, en exemple, énormément en « Blanche » où la production est vraiment dépendante des manuscrits recueillis, c'est beaucoup plus aléatoire tandis que chez nous qui avons toujours beaucoup de manuscrits en attente, nous avons une production plus stable.

Je dirais que la traduction doit représenter à peu près un cinquième ou un quart de la production de la maison Gallimard. Les autres collections qui publient des traductions… il y a beaucoup de polars, notamment de l'anglais dans la « Série Noire » ; il y a ensuite des essais qui sont traduits … Des livres qui traitent de près ou de loin le problème de l'enfance dans la collection « La Haute Enfance », où, de temps en temps, il y a des traductions en petit format. Et puis une collection « Littératures africaines » qui publie pas mal de traductions… Voilà.

A. T. – La traduction en tant que pratique littéraire ne vous a jamais tenté ? Le fait d'être aussi traducteur pourrait aider ou, au contraire, brouiller l'activité éditoriale ?

J. M. – Ce sont vraiment des choses différentes et je crois qu'il faut garder la distance par rapport à la traduction et ne pas traduire soi-même. D'ailleurs cela ne m'a jamais tenté parce que c'est une activité très ingrate, vous le savez… Mais c'est surtout parce qu'on doit regarder avec une certaine neutralité, avec un certain recul le texte et pour le parfaire engager un dialogue avec le traducteur. Et pour cela il faut garder l'œil de l'éditeur, non pas celui du traducteur, il ne faut pas mélanger les deux.

A. T. – Est-ce que l'élargissement de l'Europe à vint-cinq et bientôt à vingt-sept ou plus influe sur votre politique éditoriale en matière de traduction ?

J. M. – Non, pas sur notre politique éditoriale parce que c'est d'abord un fait politique assez récent et cela n'a pas d'impact direct sur nos choix éditoriaux. Moi, j'espère en revanche que cet élargissement de l'Union Européenne aura, à



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)

moyen terme et surtout, à long terme un impact sur l'image que se font les Français de l'écriture de l'ancien bloc de l'Europe Centrale et Orientale. C'est un problème pour nous le fait que beaucoup de lecteurs et parfois des libraires ont une image assez négative de ces pays, une image assez floue ou pas d'image du tout. Ils ont toujours peur que cela soit sombre, noire, triste. Ces clichés procèdent évidemment d'une méconnaissance de l'Europe Centrale, d'un manque d'intérêt aussi, même d'un manque d'éducation. Je le regrette beaucoup, je le déplore : il ne s'agit en fait que de cinquante ans d'histoire alors que pour tout le reste de leur histoire ces pays étaient alignés à l'Europe, faisait partie intégrante d'elle. Ces pays ne rejoignent pas l'Europe, ils reviennent dans l'Europe où ils l'ont toujours été, du reste. Ce ne sont pas de nouveaux Européens, ce sont de très anciens Européens comme nous, avec une culture commune, très proche, avec beaucoup d'échanges.

A. T. – Qu'est-ce que « Du monde entier » propose aux lecteurs en 2005 ?

J. M. – Beaucoup de choses, entre autres la retraduction de la *Ferme africaine*, un livre majeur de la littérature mondiale, à la rentrée il y aura la découverte d'une romancière australienne et puis celles de quelques autres écrivains - turcs, danois et hongrois - et il y a surtout l'événement des « Belles étrangères » consacrées à la Roumanie pour lesquelles nous avons choisi le livre de Gabriela Adamesteanu, *Matinée perdue.* C'est un très bon livre, un livre superbe qui imprègne le lecteur français dans une sorte de fresque familiale. Pour le lecteur qui s'intéresse à la Roumanie, il trouve pleine matière dedans. Mais c'est un bon livre pas seulement par rapport à la Roumanie, une œuvre littéraire à part entière : des personnages forts, un récit bien maîtrisé, une psychologie tout à fait nuancée.

Il sera lancé au moment des « Belles étrangères » quand les éditeurs roumains seront honorés en France et j'espère que nous trouverons un large public.



BDD-A4965 © 2005 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:28 UTC)